

La lettre

d'Intervalle-Cap



Numéro 6
Mai 2012

Sommaire

- 02 **Editorial**
Un logement, et après ?
Par Catherine Meut
- 07 **Flash clinique**
Le regard qui sait
Par Catherine Meut
- 12 **Dixit**
Les non-dupes errent ...
Damien Guyonnet
- 15 **Rencontre**
*Avec François Buchsbaum,
directeur de l'ESI L'Arche d'Avenirs et
Amaya Philippomat, psychologue.*
Propos recueillis par Sarah Abitbol et Catherine Meut
- 35 **Backstage**
Intervalle, le Nom
Par Françoise Mona-Besson
- 43 **Épistémologie et clinique**
**L'institution,
le lien social et le temps**
Par Fabrice Pinon
- 49 **Voix et regard**
Du dessin au lieu, via l'Histoire
Par René Fiori

éditorial

Un logement, et après ?

L'errance et l'isolement sont des risques inhérents à la psychose. Conséquences extrêmes et coût d'une liberté inaliénable : le sujet psychotique ne croit pas en l'Autre du langage qui fonde le lien social. Il est « non-dupe » (1) du signifiant, dont il rejette la tromperie et l'absence de garantie - incomplétude de l'Autre - quant à la délivrance d'une vérité dernière et totale ; il est non-dupe des semblants qui voilent la jouissance. Ainsi l'ironie corrosive du schizophrène, l'exil négativiste du mélancolique, les laissent sans partager le sens commun. Ils errent, comme le rappelle Damien Guyonnet en son article, dans un monde sans repères, en un présent éternel, un espace sans limites. En un sens, ils sont très contemporains : ils exemplifient de manière radicale l'égarément et l'isolement croissants des individus dans nos sociétés hypermodernes qui privilégient les jouissances consommatrices d'objets technologiques et d'images, soumises à une accélération temporelle à l'infini. Le nouvel ordre du XXI^{ème} siècle, celui de l'éclatement de l'autorité, de l'inconsistance de l'Autre, abrase les semblants, ne fait plus obstacle au dénudement de l'objet : société du spectacle permanent mais aussi son envers, « chacun chez soi », du Un-tout-seul, isolat subjectif, sans orientation signifiante solide pour border une jouissance hors sens et hors savoir inconscient. S'ouvrent ici

1 - Ce terme se réfère à l'enseignement du Dr Jacques Lacan en son Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », 1973-1974, inédit.

les champs cliniques des addictions et des dépressions mais aussi des passages à l'acte violents.

C'est sans surprise que nous apprenons grâce à l'étude récente « Samenta » de l'Observatoire du Samu Social qu'un tiers des personnes sans-abri en Île de France souffrirait de troubles psychiatriques sévères.

En réaction à ce constat, Housing first, « Un chez soi d'abord », est le nom d'un programme national lancé en France depuis 2010 par le Ministère de la Santé et des Sports et le Secrétariat d'Etat chargé du logement et de l'urbanisme (2). Ce projet expérimental, initié à New-York dans les années quatre-vingt-dix, s'appuie sur l'idée du logement individuel comme préalable nécessaire à tout traitement possible de la psychose ou des addictions. C'est le postulat fondamental orientant ce programme dont le bien fondé aurait été vérifié avec succès : « des économistes de la santé ont prouvé que ces programmes sont rentables et présentent un rapport coût / efficacité supérieur à toutes les solutions classiques » (3). Ce qui est visé, c'est l'accès et le maintien dans un logement ordinaire et à terme l'autonomie.

Il a donc été décidé que cent personnes sans-abri, à la rue, à Paris notamment, « souffrant de troubles psychiatriques sévères » ou d'addictions, bénéficieront d'un logement ordinaire et d'un suivi médico-social au sein d'un dispositif d'« intensité élevée de service ». Celui-ci mobilisera une équipe médico-sociale pour « deux rencontres par jour, six jours sur sept, douze heures par jour, dans une disponibilité de sept jours sur sept, vingt quatre heures sur vingt quatre, via un système de garde pour les crises et les urgences » (4). «Un luxe de moyens humains qui ne pourra pas être tenu

2 - Ministère de l'Ecologie, de l'Energie, du Développement durable et de la Mer, Ministère de la Santé et des Sports, document officiel du 26 janvier 2010.

3 - Ibid.

4 - Ibid.

5 - La personne entrant dans l'expérience doit avoir été diagnostiquée schizophrène ou bipolaire, ou présenter une addiction, être dans l'errance; avoir été hospitalisée ou incarcérée au moins une fois dans l'année, être sans enfant et en situation régulière pour pouvoir bénéficier de l'ouverture de droits (APL, RSA, AAH).

au-delà de cette expérience, à l'heure de l'austérité et de la psychiatrie pharmaco-conditionnée du DSMV. Il s'agit surtout d'une expérimentation dirigée par une équipe de recherche médicale qui devra fournir une évaluation de ses résultats dans une comparaison de l'expérience avec le suivi de cent personnes témoins, « inscrites », elles, dans les structures dites classiques. Ici se posent des questions éthiques : dans ces conditions de comparaison, de « randomisation », comment la singularité irréductible du sujet peut-elle être prise en compte ? (5) Certes le « consentement éclairé » de la personne pour entrer dans ce dispositif est prévu ; on reste perplexe cependant sur l'effort d'interprétation et d'adaptation qu'il lui faudra fournir en réponse au vouloir de l'Autre. Comment fera-t-elle devant tant de sollicitude de la part de l'Autre qui introduit déjà un biais de l'expérience par l'inégalité des positions ? Pourquoi l'Autre lui octroie-t-il - si libéralement - un logement quand tant de pauvres hères échouent encore, chaque jour, dans les rues de la ville ? On s'interroge aussi devant l'accélération temporelle de ce processus d'insertion car trois ans, seulement, sont prévus pour livrer les résultats définitifs et permettre alors - ou pas - une décision politique de « généralisation » de l'expérience.

Avoir un logement privatif ne signifie pas pour autant avoir un chez-soi ni qu'il apportera vraiment un abri. Si la visée politique de ce programme est de se substituer aux institutions sanitaires et d'hébergement « classiques » de réduire à l'excès leurs moyens de fonctionnement, de les stigmatiser, alors nous partageons les inquiétudes du Dr Xavier Emmanuelli qui a rappelé dans une discussion avec M. Benoît Apparu, secrétaire d'Etat

chargé du logement, la nécessité sociale de ces lieux de refuge et de protection pour les plus fragiles. L'article de Fabrice Pinon, formateur auprès des acteurs sociaux de CHRS parisiens, en témoigne. Notre interview de François Buchsbaum, directeur, et d'Amaya Philipponnat, psychologue, rappelle les difficultés immenses de leur mission d'accueil auprès des personnes sans-abri qui affluent à l'Espace Solidarité Insertion « L'Arche d'avenirs ».

Chaque week-end, nous accueillons à Intervalle-CAP de nombreuses personnes qui ne peuvent pas rester chez elles. Leur logement se révèle aussi comme ce qui peut être le plus étranger et le plus hostile, quand envahi par une jouissance innommable débordant les murs et les fenêtres. Celle-ci ne peut être mesurée ni contrôlée par les outils d'une évaluation comptable trouvant prétexte de vérité scientifique.

Elle en appelle plutôt à une présence éclairée de l'autre, durant le temps nécessaire, libre de toute obligation de résultats, à distance de tout idéal de guérison ou d'adaptation. C'est la difficulté de l'accompagnement de ces personnes : trouver l'équilibre d'intervention entre soutien, cadre et respect de leur liberté. C'est un travail plus attentif que directif, réactif à *l'hic et nunc* de l'urgence subjective qui les concerne au plus haut point. Aucune réponse protocolaire et standardisée n'est adéquate, toute réponse de ce type porte en elle le risque en retour d'un repli aggravé ou celui d'un passage à l'acte, suicidaire ou médico-légal. Pour indiquer l'important d'un accompagnement digne de ce nom, nous citons ici notre collègue psychanalyste du CPCT, Philippe La Sagna : « Quand un sujet est dans une situation dramatique, dans une situation d'isolement et de précarité absolue, il va

avoir des difficultés à rentrer en relation avec celui qui accueille son être douloureux de façon professionnelle ou technique. Transformer la misère de quelqu'un en un problème technique est lui faire perdre le dernier bien qui lui reste, sa dernière valise [...] il s'agit d'accueillir ce qui ne parle pas et, par excellence, celui qui ne parle pas.» (6)
Avant tout autre considération, n'est-ce pas le devoir d'humanité qui se rappelle à nous ?

6 - La Sagna.P.,
« De l'isolement à la solitude », La Cause Freudienne,
Paris, Navarin Editeur, n°66,
mai 2007,
p. 43-49.

Catherine Meut

flash clinique

Le regard qui sait

Martine, une jeune femme de 41 ans, se présente pour la première fois au lieu d'accueil psychanalytique « Intervalle-CAP ». Elle est extrêmement discrète, seule dans le petit salon au point de se faire presque oublier, à l'écart des autres installés dans la salle d'attente. Je l'invite à un entretien.

Seule dans Paris

Elle est là parce qu'elle se sent « très, très seule » et « perdue dans l'existence » dit-elle. C'est une « amie » qui lui a indiqué notre adresse. Cependant, elle n'a pas « beaucoup d'amis » précise-t-elle ; elle « n'ose pas aller parler aux gens ».

« Je rêverais d'être dans des conférences avec des gens » déclare-t-elle sans ambage, au début de l'entretien, de façon assez incongrue, et elle ajoute : « J'ai un passage à vide très difficile en ce moment ... dans une grande ville comme Paris, je me sens dépassée ... je compare sans cesse ce que les gens savent faire, conduire une voiture, l'informatique, la technologie... dans une grande ville, il faut être assez fort ».

Le week-end aggrave sa solitude et une impression d'exclusion des affaires humaines ordinaires. C'est le langage de la communauté humaine, en partage, celui de l'échange, qu'elle ne parvient pas à habiter. Ainsi, le week-end, elle erre dans la ville : « Une grande journée comme samedi, je suis de trop, sans but, je vois les autres qui communiquent, qui parlent, qui savent quoi dire,

qui ont toujours exactement la bonne parole, qui ont des poussettes avec des enfants ... on se sent très seul à Paris ... si je vais dans un parc, je suis seule... ils savent toujours ce qu'ils ont à dire, toujours à propos ». Son énoncé indique un rapport problématique à la parole ; ses propos décousus passent d'un thème à l'autre sans transition. Ses comparaisons à l'infini n'ont pas de référent, c'est un processus métonymique sans borne, sans point d'arrêt, sans scansion. Sa place d'énonciation est floue, erratique : elle va du « on » au « je », puis au « ils », dans un glissement permanent. Elle répète à plusieurs reprises un souhait comme une récitation creuse, monocorde : « Ce soir, j'aimerais être à une conférence avec des personnes, des groupes de parole, des choses qui rassurent ». Ces assemblées humaines seraient ainsi comme un bain de langage et de parole où se plonger, artificiellement, pour échapper à son isolement. Elle constate d'un ton mécanique: « Je pense que je vis trop seule depuis trop longtemps ». Elle est très angoissée, pleure, s'exprime de façon précipitée, dans un affolement intense. C'est un soliloque plaintif, litanique ; mes quelques interventions la dérangent, voire la persécutent. Elle est venue ici, dans ce lieu d'accueil, mais ne parvient pas à saisir cette occasion d'adresse à l'Autre. Elle reste solitaire dans une parole qui tourne à vide. Pour calmer ses angoisses, un médecin généraliste lui a prescrit un anxiolytique ; elle n'a pas de suivi « psy ».

Rester anonyme

Depuis un an, elle vit dans un hôtel social :elle ne veut pas en donner l'adresse ni même l'arrondissement. Il y a fort à parier aussi que le nom qu'elle a donné pour décliner son identité - un nom très commun - soit inventé ; elle a aussi indiqué un âge différent - 38 ans - à la secrétaire. Dans « ce petit hôtel », dit-elle, elle se sent « gênée », « pas à sa place ». Elle ne veut pas en dire plus, parle de manière elliptique d'affaires personnelles, de vêtements qu'elle doit nettoyer dans une

laverie commune. Il semblerait que ce soit très difficile pour elle de supporter la promiscuité avec d'autres dans ce lieu d'hébergement social. En réaction à mon léger étonnement devant sa volonté d'anonymat et ses craintes, elle précise : « Je préfère rester ainsi anonyme, c'est plus simple pour moi, pour l'instant ». Elle a été « expulsée en catastrophe d'un autre endroit » indique-t-elle cependant. S'agit-il de son ancien logement qu'elle a dû quitter, il y a un an, car elle ne pouvait plus en payer le loyer ? Elle n'en dit rien. Elle vit à Paris depuis 20 ans. Elle se refuse à évoquer sa famille et à ce propos, elle déclare : « Je n'ai pas de famille ! » Elle travaille à mi-temps comme hôtesse d'accueil depuis deux ans ; elle ne veut pas non plus dire à quel endroit ni pour quel employeur. Elle est toujours très déterminée à conserver l'anonymat, très méfiante. Auparavant, elle était standardiste. Elle a obtenu son bac, a poursuivi ensuite des études supérieures qui ne lui ont pas servi pour sa vie professionnelle.

Une question de regard

Je lui demande d'essayer de repérer depuis quand, à son avis, elle se sent perdue à ce point. Elle répond : « depuis le mois d'août », soit deux mois avant notre entretien. Elle ne voulait pas partir en vacances mais rester sur son lieu de travail : « je n'ai pas su prendre sur moi » indique-t-elle à ce propos. Elle ajoute : « L'impression est devenue différente au travail, c'est comme si j'avais perdu mon positionnement de pensée avec ma gaîté, mon énergie, ma petite vie sans diplôme mais qui me suffisait ». « Mon travail c'est tout ce que j'ai, c'est tout ce qui me tient, les visiteurs, les coursiers me rassurent, ça me maintient, cette vie » dit-elle enfin. Son travail la maintient en vie au milieu des autres, lui donne consistance imaginaire, lui prête un semblant d'existence : « Je sais bien que eux ne s'intéressent pas à moi, à vous, on sait bien mais c'est une question de regard, ça vous permet d'exister un petit peu, parfois ces gens sont un

peu gentils avec vous, s'intéressent à vous, ça fait plaisir, y' a ma peur du week-end, j'ai peur d'être sale, tout a basculé, j'ai perdu ma façon libre ».

Pourtant, très récemment, elle était prête à abandonner son travail « à cause des gens que j'aime plus que tout » précise-t-elle de façon énigmatique.

Que s'est-il passé à son travail ? Elle explique que, n'ayant pas d'argent, se sentant seule, « en état second », elle « l'a fait ». Quoi ? « Parler de sa vie privée » ! Elle a fait « l'erreur » de contacter une collègue de travail : « J'ai tout raconté, y compris ma vie solitaire, c'est comme s'il ne me restait plus rien ». « Apparemment, elle a parlé » dit-elle alors, faisant allusion à cette collègue. « C'est l'humiliation » ajoute-t-elle. Sur ce point, elle ne souhaite pas en dire plus. Je n'insiste pas. Depuis, elle « multiplie les comparaisons » dit-elle à nouveau. Elle est envahie par ces comparaisons imaginaires en sa défaveur : « Je compare Paris, les autres qui ont fait tous les parcours qu'il fallait, études, amis, les week-ends me terrifient plus que tout ». Elle énonce par ailleurs cette phrase étrange : « Quelqu'un de bien habillé, bien coiffé m'a vue ...des gens, des hommes que j'admire, que j'aime beaucoup voir ». Je lui demande de préciser ce point : « Des personnes me savent comme ça ».

Désormais, elle a peur « d'avoir l'air d'une clocharde ». Elle s'est présentée à Intervalle dans sa tenue de travail, un rien négligée, défaite. Elle ne peut pas s'acheter facilement de nouvelles affaires en raison de difficultés financières importantes qu'elle signale en passant. Elle n'arrive plus à « gérer ses affaires ». Ainsi, cette femme se retrouve en quelque sorte dépouillée : à partir du moment où elle s'est confiée, elle n'a plus rien. Elle a livré à l'autre son bien le plus précieux : elle a raconté « sa petite vie solitaire ». Auparavant, cette vie tenait, à condition qu'elle n'en parle pas. Mais elle parle à sa collègue et alors tout change, tout bascule : son rapport

au monde, à l'Autre, s'en trouve bouleversé. La perte de son logement, de son espace intime, familial, a été le premier ébranlement qui a motivé, peut-être, cette confiance mal venue et inattendue chez cette femme sensitive, très méfiante. Jusque-là, entre ses murs, elle était à l'abri du regard des autres. Elle seule avait le regard sur sa vie solitaire et sur la vie des autres. Parler de sa « vie » à une femme, sa collègue, son double, confidente exceptionnelle pour un instant, l'a privée brutalement de l'habillage conforme de son être. Tant que sa petite vie, tenue au secret, ne regardait pas les autres, « ça » ne la regardait pas dans l'Autre. Elle est maintenant déshabillée par le regard de l'Autre. Elle rencontre au travail le regard de tous, surtout celui de ceux qu'elle admirait et qui jusqu'alors la soutenait en une identification imaginaire, de surface, qui lui donnait un semblant de vie sociale. Leur regard n'est plus rassurant ; il est devenu omnipotent, inquisiteur : les autres savent désormais. Ils savent qu'elle est « sale », « pauvre », « seule » ; ils voient son être de déchet. Après ce dévoilement, à partir du moment où l'Autre la regarde et sait, elle n'a plus que l'anonymat pour se protéger.

Mettant fin à la consultation, je lui propose de revenir au centre d'accueil pour essayer d'apaiser ses peurs et, peut-être ainsi, se sentir moins seule. Elle peut venir se réfugier ici, le week-end, si elle le souhaite. J'ai mesuré combien parler l'expose particulièrement et la laisse démunie face au regard de l'autre qui peut faire effraction. Celui-ci équivaut pour elle à un savoir sur la jouissance qui la menace réellement. Avant de venir à Intervalle-Cap, elle n'a déjà que trop parlé, se tournant vers une mauvaise adresse. Après l'entretien, elle reste un court moment dans la salle d'attente, debout, immobile puis, trompant alors l'attention de tous, elle s'en va sans un mot : ni vu ni connu.

dixit

Les non-dupes errent ...

« [...] les non-dupes sont ceux ou celles qui se refusent à la capture de l'espace de l'être parlant [...] »

*Jacques Lacan, Le Séminaire, Livre XXI,
« Les non-dupes errent »,
leçon du 20 novembre 1973, inédit.*

Être non-dupe, qu'est-ce que cela veut dire ? Remarquons d'abord que le titre du Séminaire XXI de Jacques Lacan, « Les non-dupes errent », peut également être entendu comme les Noms-du-Père. On connaissait depuis le milieu des années cinquante le fameux signifiant du Nom-du-Père (NDP) qui métaphorise le désir de la mère et signifie au sujet l'interdit de l'inceste, présent dans la névrose, rejeté du symbolique – forclos – dans la psychose. Mais à partir de 1963, Lacan décide de le mettre au pluriel, ce qui ouvre la porte à une conception du NDP comme instrument, comme fonction qui vient traiter la jouissance du sujet en lui donnant un sens. Désormais, des éléments autres que la figure du père, éléments divers, inattendus, hétéroclites en leur forme, sont susceptibles de fonctionner comme NDP. La catégorie de ceux qui se servent d'un NDP, version oedipe freudien, ne constitue finalement qu'une classe parmi d'autres possibles ; elle est de loin la moins originale.

Continuons à explorer le titre de ce Séminaire. Selon Lacan, les non-dupes – ceux qui ne sont pas dupes –

errent. Qui sont ces non-dupes ? Pour Lacan, ce sont ceux qui ne sont dupes de rien, ceux pour lesquels rien ne vient occuper la fonction de semblant, que ce soit du côté de l'objet qui cause le désir ou du signifiant qui obéit aux lois du langage. Du côté de l'objet, car les non-dupes ne font pas exister l'Autre pour lui remettre la charge de l'objet a, l'Autre dont le lieu ne recèle pas pour eux l'objet précieux (voix, regard par exemple) qui cause le désir ; du côté du signifiant, car les non-dupes n'ont pas été attrapés, capturés par un signifiant-maître, c'est-à-dire un signifiant qui peut les représenter auprès des autres. Dès lors, on peut les dire hors lien social, d'où, pour eux, une propension à l'errance. C'est pour cela que Lacan affirme que les non-dupes errent : « [...] ceux ou celles qui se refusent à la capture de l'espace de l'être parlant » errent.

Grâce au terme de non-dupe, Lacan peut évoquer la psychose, sans la nommer. Il s'agit pour lui de proposer un autre modèle que celui dit structuraliste, lequel repose simplement sur le binaire classique névrose/psychose et sur la présence ou non du signifiant du NDP au lieu de l'Autre. Il s'agit par conséquent de s'extraire un peu d'une logique purement discontinuiste, sans la rejeter bien sûr, mais pour introduire à une logique plus large dite continuiste (1). Concrètement, on ne se fixe plus prioritairement sur ce que le sujet n'a pas pour s'orienter dans le monde (à savoir le signifiant du NDP), ni sur les conséquences qui en découlent, mais sur ce qu'il met en place, teste, construit, fabrique, pour savoir y faire avec le traumatisme fondamental, celui qui résulte des effets premiers du langage sur le corps.

1 - Cf. Miller J.-A. & al.,
La psychose ordinaire,
La Convention d'Antibes,
collection Le Paon,
Agalma éditeur,
diffusion Seuil, 1999.

13 Ainsi, suivant cette nouvelle perspective, la conception du traumatisme change. Si forclusion il y a, elle renvoie à ce qui, pour chaque être parlant, vient faire trou dans la sexualité (du fait de l'absence d'un savoir écrit, préétabli, qui dirait comment faire avec l'Autre sexe) ; d'où

2 - *Ibid.*, p. 231.

ce syntagme célèbre de Lacan, qui vaut pour tout un chacun, quelle que soit sa structure : « Il n'y a pas de rapport sexuel ». « Tous égaux devant la jouissance, tous égaux devant la mort » (2), ajoute Jacques-Alain Miller. Mais rappelons-le, si le traumatisme fondamental est la chose la plus partagée au monde, la manière de s'en arranger reste toujours singulière. Et ce sont précisément les petites inventions du sujet que le clinicien doit accueillir, condition préliminaire à tout accrochage possible à l'Autre du social.

Damien Guyonnet

rencontre

Avec François Buchsbaum, directeur de l'Espace Solidarité Insertion L'Arche d'Avenirs (association La Mie de Pain) et Amaya Philipponnat, psychologue.

La lettre : Depuis combien de temps L'Arche d'Avenirs existe-t-elle ?

François Buchsbaum : Il s'agit d'un Accueil de Jour sans hébergement ni restauration, labellisé ESI, Espace Solidarité Insertion. Mais La Mie de Pain, l'association-mère, a d'autres établissements : un centre d'hébergement d'urgence, Le Refuge ; une résidence sociale, la Villa de l'Aube, et un foyer de jeunes travailleurs, le foyer Paulin Enfert.

La lettre : La Mie de Pain est un centre d'hébergement d'urgence, c'est-à-dire que les personnes ne peuvent pas y rester la journée ?

F.B. : Oui. Nous allons devenir un Service Intégré d'Accueil et d'Orientation (SIAO) qui jouera un rôle entre les demandeurs de place et les offreurs de capacités d'hébergement. Nous ne sommes pas encore ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre mais nous tendons à l'être, et des travaux vont permettre une complète rénovation du centre. Il existe encore deux autres services au sein de La Mie de Pain, un relais social qui instruit les dossiers des allocataires du RSA et un chantier d'insertion. L'association est vieille d'un peu plus de cent-vingt ans et est localisée exclusivement dans le treizième arrondissement, à l'origine Porte d'Ivry-Porte d'Italie. Il s'agit d'une petite association mais qui

bénéficie d'une grosse capacité d'hébergement de nuit et d'accueil de jour. Le Refuge dispose de quatre cents places. L'Arche d'Avenirs voit passer trois cents, trois cent cinquante personnes par jour. Cela représente la plus grande capacité d'accueil à Paris, soit plus de quinze pour cent de la fréquentation totale des Espaces Solidarité Insertion, sachant qu'il existe quinze ESI à Paris, mais un seul avec cette capacité d'accueil, dans un bâtiment construit spécialement.

La lettre : Quel public recevez-vous ? Des hommes, des femmes ?

F.B. : Nous recevons essentiellement des hommes. Jusqu'à présent, les lieux ne favorisaient pas l'accueil des femmes, mais nous travaillons au changement. Nous recevons des femmes isolées, sans enfant ni famille. Nous recevons toutes les générations, des gens de tous les continents avec des situations sociales très diverses. Nous sommes pour certains un premier contact, un premier accueil, une première adresse pour des personnes qui viennent d'arriver en France ou pour des personnes qui sont dans l'errance depuis plus longtemps.

La lettre : Que viennent-ils chercher ici ? Pourquoi s'adressent-ils à vous ?

F.B. : Nous travaillons du mardi au samedi, et sommes fermés le dimanche et le lundi. Ce décalage est une réponse appréciée par certains, notamment l'ouverture du samedi. Nous avons d'une part des demandes liées à l'hygiène, puisqu'il est possible de laver son linge, et de se laver. Une collation servie à la cafétéria, qui fonctionne de l'ouverture à la fermeture du lieu, est elle aussi très appréciée.

F.B. : Pour le public, de 8h30 à 12h et de 13h45 à 17 heures. Pour poursuivre la réponse à votre précédente question, j'ajouterais que nous sommes le seul ESI construit et pensé pour ce type d'accueil de jour. Les autres peuvent être un centre de soin transformé, des bureaux réaménagés, une ancienne boutique récupérée, etc. Le centre d'Emmaüs au Châtelet ressemble un peu à notre structure, mais dans l'ensemble les autres ESI sont beaucoup plus petits et reçoivent énormément par rapport à leurs capacités d'accueil, d'où des difficultés de cohabitation, de pression, de flux permanent. Nous avons ici des possibilités d'accueil particulièrement étendues. Le samedi matin, nous avons souvent reçu jusqu'à deux cents personnes dans cet établissement. Au-delà des premiers services, les personnes viennent aussi à nous avec une demande d'hébergement, de domiciliation afin de pouvoir accéder à certains droits ; ils viennent enfin avec la demande de rencontrer un travailleur social. Nous avons la chance de disposer d'une équipe d'agents d'accueil et d'une équipe socio-éducative composée d'Amaya Philipponnat, psychologue, d'une éducatrice spécialisée et d'une conseillère en Economie Sociale et Familiale. Au-delà des prestations de base, nous avons donc la chance de pouvoir proposer une rencontre avec un travailleur social dans la semaine qui suit le premier accueil.

La lettre : Par quel biais les personnes arrivent-elles jusqu'à vous ?

F.B. : Essentiellement par le bouche à oreille, les Centres d'accueil de la Ville de Paris, les autres accueils de jour, les Permanences sociales d'accueil (PSA) et d'autres partenaires. Nous sommes très ancrés dans l'arrondissement, sachant que le treizième est l'arrondissement qui comprend le plus grand nombre de centres d'hébergement de la capitale, ce qui implique une bonne connaissance réciproque des différents

lieux d'accueil. Je pense en particulier aux Accueils de Jour – celui d'Emmaüs au sein de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière et le 11bis –, à l'association Aurore et son équipe de rue qui connaît bien le territoire et peut guider des personnes de la rue jusqu'à nous et vers tout le tissu associatif.

La lettre : Le 115 vous adresse-t-il des gens ?

Amaya Philipponnat : Parfois les maraudes, comme celle de la RATP, nous envoient des personnes. Nous travaillons aussi avec les équipes de rue.

F.B. : Les personnes appellent le 115 surtout pour un hébergement. Celles qui viennent à notre accueil de jour sont des personnes en errance, des personnes qui se sentent un peu perdues. Comme les gens sont bien reçus, ils reviennent et parlent de nous autour d'eux.

La lettre : Les personnes peuvent rester chez vous autant qu'elles le souhaitent ?

F.B. : Oui, il n'y a pas de limite temporelle ; les personnes peuvent venir autant de fois qu'elles le souhaitent ou qu'elles en ont besoin. Si une personne veut rester toute la matinée, si elle veut faire cinq allers-retours par jour entre chez nous et dehors, entre chez nous et chez elle, cela ne pose aucun problème. Nous disposons d'un petit espace-repos où il est possible de s'allonger. C'est là encore une particularité des ESI : un accueil anonyme et inconditionnel. Selon les établissements, on rencontre parfois des règles un peu différentes à l'entrée mais nous sommes très largement portes ouvertes : vient qui veut et autant de fois qu'il le souhaite. Nous avons beaucoup de personnes qui sont en errance dans le quartier, dans les jardins, dans les cages d'escaliers des grands immeubles, et puis des gens de passage.

La lettre : Avez-vous des « habitués », des personnes qui reviennent tous les jours ?

A.P. : Certains passent leurs journées ici.

La lettre : Et depuis 2001, avez-vous des fidèles ?

A.P. : Je ne suis pas ici depuis 2001, mais certaines personnes qui viennent souvent ici donnent l'impression que ce lieu leur appartient. C'est intéressant de les écouter, de voir comment elles se sont appropriées le lieu.

F.B. : Le fait que nous soyons sur la trajectoire de plusieurs centres d'hébergement contribue également à nous faire connaître.

La lettre : Le treizième arrondissement de Paris dispose en effet de plusieurs centres d'hébergement : La Poterne des Peupliers, Le Relais des Carrières, L'Armée du Salut, etc. J'imagine que cela crée une circulation des personnes entre ces différentes structures.

F.B. : Les personnes reçues dans les centres d'hébergement viennent nous voir pendant la journée.

La lettre : En visitant vos nouveaux locaux, nous nous sommes rendus compte que vous aviez fait un grand effort en direction de la convivialité, et même d'une sorte d'individualisation puisque vous avez prévu des chambres de repos individuelles, que vous avez appelées « chambres d'apaisement ». Vous avez probablement été confrontés à des problèmes de promiscuité. Quelles sont les difficultés que vous rencontrez ? Puisque vous êtes un centre d'accueil ouvert sur la rue, vous devez être parfois confrontés à des situations d'urgence ou de violence ? Avez-vous discuté avec les architectes de ce qui vous conviendrait, des salles qui vous manquaient, des lieux nécessaires pour mieux accueillir les gens ?

Nous avons vu, par exemple, que les femmes disposeront d'un lieu à part. A Intervalle, nous avons observé que les femmes viennent moins que les hommes. Qu'en est-il ici ?

A.P. : Sur l'ensemble des personnes que nous recevons se trouvent seulement cinq pour cent de femmes. Depuis quelques mois que nous privilégions l'accueil des femmes, nous en accueillons un peu plus. Plusieurs facteurs expliquent qu'elles viennent moins nombreuses : d'abord une proportion plus faible de femmes se retrouve dans des situations d'errance, dans la rue ; peut-être s'isolent-elles moins que les hommes. D'autre part, comme nous sommes un très grand lieu d'accueil de jour et qu'il y a donc un effet de masse, les femmes se sentent plus vulnérables. Tant qu'elles sont ici, les personnes sont protégées par les règles de l'établissement et par le personnel d'encadrement, mais elles peuvent se recroiser dehors. Il y a chez les femmes une certaine crainte d'être repérées. Jusqu'à présent, les femmes qui venaient et se mêlaient à la population masculine avaient de lourdes pathologies et ne percevaient peut-être pas leur fragilité, leur vulnérabilité face aux hommes.

La lettre : Ne pourrait-on mettre cela sur le compte d'une plus grande débrouillardise des femmes par rapport au lien social ? Elles sont souvent hébergées par exemple.

F.B. : J'ajouterais également que les femmes se camouflent plus dans des gares ou des centres commerciaux, qu'elles sont moins visibles que les hommes.

La lettre : Elles recherchent la discrétion.

F.B. : Si certains viennent passer la journée, le lieu est beaucoup utilisé avec un objectif précis : si nous proposons cent-trente douches, cent-trente personnes

viendront pour prendre une douche.

A.P. : La grande affluence peut créer des tensions ; les personnes que nous recevons passent leur temps à attendre : attendre pour entrer dans un lieu, pour prendre une douche, etc. Pour certains, ces attentes sont difficiles à supporter. Selon des fonctionnements qui leur sont propres, certains se mettent alors à interpréter et nous entendons souvent des phrases telles que : « Vous ne voulez pas me donner ce que je veux », « Vous êtes racistes », etc. Lorsque l'on constate que tout se passe bien, on se dit que cela tient un peu du miracle ! Au fond, les personnes reçues ici sont très patientes et très tolérantes et acceptent des situations qui sont difficiles à vivre au quotidien. Nous recevons beaucoup de gens qui relèvent de la psychiatrie, qui ne sont plus soignés depuis des années, et qui ne souhaitent pas l'être parce que si on leur enlève leur maladie, il ne leur reste plus grand'chose. La question étant de savoir comment ils peuvent vivre de cette manière. Il est important avant tout qu'ils puissent venir se laver, laver leur linge, prendre un café, repérer les gens, connaître l'équipe. C'est souvent difficile d'établir un dialogue, mais il y a au moins un lieu d'accueil auquel elles s'adressent.

La lettre : François Buchsbaum, vous exercez à La Mie de Pain depuis trois ans, après avoir travaillé pour Emmaüs. Qu'est-ce qui vous a poussé à choisir de travailler dans le domaine du social ?

F.B. : Un parcours familial et personnel. J'ai toujours travaillé dans des associations, et depuis quelques années dans le champ social. Nous recevons des gens malades, des gens qui souffrent, des gens en errance. Ce mélange est compliqué, et notre travail est de permettre à chacun de trouver sa place, de faire respecter l'autre, même s'il sent mauvais, même s'il est inquiétant. Ce travail-là me plaît.

La lettre : Amaya disait que c'est presque de l'ordre du miracle si tout se passe bien. Selon vous, qu'est-ce qui fait que cela tient ?

F.B. : Cela tient parce que nous avons une équipe très attentive, très vigilante, préparée à réagir lorsque cela coïncide, lorsqu'il y a des moments de tension ou de violence. Nous devons bien sûr faire appel plusieurs fois par an aux pompiers parce que quelqu'un a un malaise, faire appel à la police parce que quelqu'un ne veut pas partir. En dehors de tout le professionnalisme de l'agent d'accueil au moment de l'arrivée de quelqu'un, nous disposons d'autres outils ; lorsqu'un bénévole offre un café, lorsqu'un travailleur social rencontre une personne, des échanges se produisent, des présences se matérialisent. Nous sommes là pour trouver des solutions ou en tout cas pour accompagner les personnes dans leurs difficultés. Nous essayons d'avoir des temps d'échange, du tournoi d'échecs au match de football, de l'organisation de débats à des assemblées générales pour expliquer la situation ou les difficultés de l'association. Étant à Paris, nous savons bien que les difficultés sont très souvent liées au logement : il n'y a pas assez de logements, pas assez de centres d'hébergement. Nous essayons de parler de ces difficultés, vécues au quotidien par les personnes qui viennent à nous. Nous restons ouverts, attentifs, nous essayons de dire que nous n'avons pas toutes les réponses, mais certaines d'entre elles.

La lettre : Vous avez certaines réponses, mais pas toutes les réponses, c'est intéressant : vous n'incarnez pas l'Autre tout puissant qui pourrait répondre à tout. Cela peut calmer un certain nombre de tensions.

F.B. : Oui, ces petits moments permettent de calmer les tensions. Pour ceux qui viennent tous les jours, qui vivent dans le quartier et survivent dehors, nous sommes un repère, un lieu où venir se mettre au chaud,

se reposer, rencontrer quelqu'un, mais nous recevons aussi des gens de passage qui passent la tête à l'entrée et auxquels le lieu plaît ou pas. Nous savons que nous ne pourrions pas apporter de réponse à chacun, et nous acceptons que les gens aillent ailleurs. C'est une chose que l'équipe a bien en tête.

La lettre : En empruntant au vocabulaire psychanalytique, nous dirions que le grand Autre est décomplété, c'est-à-dire que l'Autre ne sait pas tout et ne peut pas répondre à tout ; cela permet de dire très simplement à quelqu'un : « Ce lieu ne vous convient peut-être pas », ce qui permet de calmer beaucoup de situations difficiles.

F.B. : Nous sommes un accueil de jour sans agent de sécurité, ce qui peut surprendre. C'est l'agent d'accueil, le psychologue, le travailleur social, le directeur qui permettent le maintien d'une bonne cohabitation entre tous.

A.P. : C'est un choix de l'équipe. Ici, nous travaillons beaucoup sur le relationnel, sur la façon de travailler ensemble. Comment faire pour calmer les tensions ? C'est d'abord apprendre à chacun à observer ; les agents sont en contact permanent avec les personnes qui arrivent. Nous nous mêlons beaucoup au public. Nous ne réagissons pas tous de la même manière mais sommes tous accessibles aux gens et toujours prêts à prendre contact. Nous échangeons également beaucoup, nous avons des débriefing à la fin de chaque demi-journée. Dans notre équipe, certaines personnes sont formées, d'autres arrivent sans aucune expérience de ce genre de problème, et parfois sans aucune formation.

La lettre : De combien de personnes se compose votre équipe ?

A.P. : Nous sommes onze.

La lettre : Plus des bénévoles ?

A.P. : Nous avons proposé aux bénévoles de l'association de créer un kiosque d'information à travers des bornes placées à l'accueil et à la cafétéria. Lorsqu'une nouvelle personne arrive, nous lui proposons d'aller voir un bénévole qui prend le temps de lui faire visiter les lieux, de lui présenter l'équipe, afin qu'elle puisse rencontrer un interlocuteur dès le départ.

La lettre : Refusez-vous des bénévoles ?

A.P. : C'est un grand débat au sein de La Mie de Pain. Nous avons en tout cas mis en place des groupes de parole ouverts à tous les bénévoles, animés par les trois psychologues de l'association et qui permettent d'avoir un lieu de réflexion et d'échange sur leur mission.

F.B. : Les bénévoles ne sont pas isolés. Nous formons des duos, des trios, ou leur confions des services moins difficiles, comme par exemple celui de la cafétéria. Si nous estimons qu'un bénévole n'est pas à sa place, ne correspond pas à nos attentes, nous nous réservons aussi la possibilité de lui trouver un autre lieu.

La lettre : Depuis que vous travaillez dans le champ social, avez-vous noté une aggravation de la situation quant aux troubles psychiques ou psychiatriques ? Recevez-vous plus qu'avant des personnes présentant des problèmes psychiques ou des troubles psychiatriques francs ?

F.B. : Pour les gens qui survivent dans la rue, nous sommes un lieu de base. Nous avons le public le plus éloigné de l'insertion et du soin qui existe. C'est difficile pour nous de discerner une évolution, de pouvoir dire : sur trois ans, nous avons accueilli tant de personnes atteintes de troubles psychiatriques.

La lettre : Travaillez-vous avec les services de psychiatrie publique ?

F.B. : Nous essayons d'orienter certaines personnes, mais cela fonctionne plus ou moins.

A.P. : Avec le secteur, cela nous est difficile parce que les personnes que nous recevons n'ont pas de domiciliation valable pour la sectorisation. Tout doit donc passer par le CPOA (Centre psychiatrique d'orientation et d'accueil), qui attribue une sectorisation. Je me dis souvent que nous sommes la salle d'attente de la psychiatrie, sauf qu'il n'y a pas toujours de rendez-vous.

F.B. : Nous sommes aussi l'un des lieux accessibles pour ce type de public.

A.P. : Nous essayons aussi de travailler avec les équipes mobiles Psychiatrie-Précarité qui dépendent des secteurs psychiatriques. Nous travaillons avec l'équipe de Sainte-Anne qui vient dans nos locaux. Cela m'arrive aussi de demander un rendez-vous à un médecin psychiatre. Nous sommes à proximité de l'ASM 13, avec qui nous avons noué un lien assez privilégié. Mais notre public n'est pas forcément en demande de soin, ce n'est pas facile de travailler cette question avec lui. Notre grande difficulté est celle des urgences psychiatriques. Lorsque nous voyons quelqu'un en phase aiguë dont nous nous disons qu'il est vraiment en danger, pour lui ou pour les autres, et pour lequel il nous semble donc qu'il faudrait faire une orientation, c'est très difficile à mettre en place. Nous n'avons pas les bonnes conditions pour le faire, pour accompagner la personne. La question des HDT (hospitalisation à la demande d'un tiers) est délicate.

La lettre : Vous, Amaya, comment occupez-vous votre place de psychologue dans un lieu social ?

A.P. : Je me consacre aux personnes que nous accueillons, qui savent qu'il y a ici une psychologue et qu'ils peuvent s'adresser directement à moi. J'ai une permanence de rendez-vous qui est affichée à l'accueil. Lorsqu'un lien est compliqué, lorsque les agents d'accueil ou les travailleurs sociaux constatent que quelqu'un a besoin de parler, ils peuvent me l'adresser. J'ai essayé d'organiser mon temps de manière à ce que cela soit souple selon le fonctionnement des gens. Je suis en permanence en rendez-vous pendant une demie journée par semaine ; c'est une permanence accessible à tout le monde. Si, pour certains, c'est très compliqué de venir à un rendez-vous à une heure précise, si c'est trop pour eux, je leur dis que le jeudi matin je suis là pour les recevoir, qu'ils peuvent me demander et que je les recevrai. Le reste du temps je donne des rendez-vous aux gens qui le souhaitent, ou réserve des créneaux précis pour les personnes avec lesquelles j'ai un suivi. Elles savent qu'elles ont leur créneau bien à elles.

La lettre : Vous vous adaptez à votre public.

A.P. : Oui, beaucoup. C'est indispensable.

La lettre : Selon vous, sur quels points la psychanalyse apporte-t-elle quelque chose à votre pratique ?

A.P. : Comment donner une place au lien concret avec l'autre. Les gens sont plus attentifs à ce qu'ils donnent et à ce qu'ils perçoivent qu'à la relation qui se crée.

La lettre : Il s'agirait alors de la notion de transfert ?

A.P. : Voilà. On n'en parle pas directement, mais c'est bien de cela dont il s'agit.

La lettre : Vos collègues ont-ils une idée de cette question ?

A.P. : Cela vient un peu. Les travailleurs sociaux comprennent qu'avec le public qui est le nôtre, nous travaillons essentiellement sur le lien.

La lettre : Accordent-ils de l'importance à la dimension individuelle, à la dimension du sujet ?

A.P. : Oui. Mais c'est plus difficile pour les agents d'accueil.

La lettre : La difficulté tient-elle à ce qu'ils n'arrivent pas à sortir d'une relation en miroir avec les accueillis ?

A.P. : Ils ont beaucoup l'idée qu'il faut aider l'autre, et donc lui apporter ce qu'eux perçoivent comme important.

La lettre : Vouloir le bien de l'autre ?

A.P. : Oui. Parfois c'est compliqué de se dire qu'au fond ce n'est pas cela que veut l'autre, et puis qu'au fond l'autre ne veut rien, et que l'on n'a pas les moyens de lui donner, que l'on est juste là, ce qui est déjà pas mal.

La lettre : Ils peuvent faire acte de présence mais visiblement ce n'est pas tout à fait suffisant pour eux, c'est-à-dire qu'il faut en rabattre du côté du faire, de l'action.

Votre directeur ou vos collègues vous sollicitent-ils beaucoup sur la question de l'insertion ? Veulent-ils que les gens que vous recevez s'insèrent socialement ? Est-ce une grande préoccupation, et vous-même êtes-vous soumise à ce discours ?

A.P. : Moi non, pas du tout. Pour les travailleurs sociaux, l'important est de pouvoir donner des réponses aux gens, et de les accompagner.

La lettre : Qu'appellez-vous « des réponses » ?

A.P. : Il n'y a pas d'obligation de devoir donner à la personne ce qu'elle veut, mais de pouvoir répondre à quelque chose.

La lettre : Vous amenez un décalage par rapport à la demande : ne pas donner forcément ce que la personne demande, mais quelque chose d'autre.

A.P. : Voilà. Par exemple : la domiciliation est fermée, les agents d'accueil ne peuvent pas donner leur courrier aux personnes qui le demandent. Mais ils ne se contentent pas de dire qu'elle est fermée, ils expliquent quand elle est ouverte, comment elle fonctionne, et font éventuellement la démarche de téléphoner, d'accompagner. Si l'on se contente de dire : « En ce moment nous ne faisons pas de domiciliation », la personne se retrouve sans aucune réponse, si ce n'est un refus.

La lettre : Ne pas laisser tomber les gens, ne pas les laisser choir. Même si c'est une réponse à côté ou inadaptée, ce n'est pas si grave que cela puisqu'il y a une réponse de l'autre, l'autre est présent.

Vous ne répondez pas à la demande, mais il y a une réponse. Il n'y a pas de laisser-tomber, leur demande ne tombe pas dans le vide.

A.P. : Quelqu'un les a entendus, et cela c'est important. J'admire par exemple les travailleurs sociaux qui accompagnent les gens dont la demande d'asile leur a été refusée et qui se retrouvent ici sans papiers. Concrètement, il n'y a pas grand-chose à faire puisque ces personnes n'ont pas accès à l'hébergement, on ne peut que leur conseiller de faire le 115. Notre préoccupation n'est pas l'insertion à moyen ou long terme d'une personne, mais sa situation aujourd'hui. Comment l'accueillir aujourd'hui ? Nous restons un référent pour elle, nous continuons à être là.

La lettre : C'est une présence de l'Autre.

A.P. : Oui.

La lettre : Dans *Télévision*, Jacques-Alain Miller interroge Jacques Lacan : « Les psychologues, les psychothérapeutes, les psychiatres, tous les travailleurs de la santé mentale – c'est à la base, et à la dure, qu'ils se coltinent toute la misère du monde ». Et Jacques Lacan lui répond : « Il est certain que se coltiner la misère, comme vous dites, c'est entrer dans le discours qui la conditionne », c'est-à-dire actuellement le discours de l'insertion. C'est pourquoi je vous demandais tout à l'heure si vous subissiez cette pression de la nécessité de l'insertion.

A.P. : Je pense que nous sommes dans une structure très particulière. Notre directeur ne nous dit pas : « Il faut que vous voyez dix personnes par jour ». Nous essayons de tenir compte le plus possible du public auquel nous nous adressons. La prise en charge individuelle, qui s'adapte au temps de la personne, est très appréciée.

F.B. : Cela ne peut tenir qu'ainsi. Il est impossible, dans un lieu comme celui-ci, de dire à la psychologue : « Voyez tant de personnes », « Celle-ci doit être soignée dans six mois », « Cette autre doit avoir un hébergement dans deux ans ». Il faut que nous ayons les uns et les autres une souplesse, et trouvions les moyens de la nouveauté. Pourquoi ne pas imaginer et construire des choses nouvelles ensemble ? Je pense à des choses toutes simples, à un agent d'accueil qui s'occupe d'un tournoi d'échecs, qui noue ainsi des liens avec les plus âgés.

La lettre : Vous n'êtes pas obsédés par le résultat ?

F.B. : Si, par le bon résultat.

A.P. : Que serait le bon résultat ?

F.B. : D'abord que les lieux soient corrects. Puis que des gens venant de tous les horizons, qui sont cassés, qui vont mal, puissent trouver un lieu avec une écoute, un accueil, une réponse. Cela me semble être le but d'une association travaillant à Paris dans l'urgence sociale. Et nous voulions un lieu où l'on peut tenter de nouvelles expériences. Ensuite, il faut considérer les problèmes de financement, d'effectifs.

La lettre : Je suis sensible à votre attention à l'accueil de la personne, à votre volonté d'être présents pour la personne même si vous ne pouvez pas répondre à sa demande. Il me semble que ne pas laisser tomber les gens est un objectif qui traverse tout votre travail.

F.B. : Mon rôle consiste aussi à ce que les salariés trouvent leur place dans ce lieu, et qu'avec des statuts, des parcours, des âges différents, ils puissent être bien au travail, sachant qu'ils ne voient que des gens qui souffrent, qui vont dormir dehors pour la plupart d'entre eux. Il faut pouvoir, ensemble et individuellement, être à l'aise dans ce lieu, le construire, s'appuyer sur les bénévoles, etc. La difficulté tient parfois à la différence des statuts ; il n'y a pas de formation pour être agent d'accueil, ce qui ne valorise pas le métier, et il faut trouver les moyens pour que ces travailleurs ne soient pas perdus, qu'ils accompagnent les travailleurs sociaux, qu'ils trouvent leur place dans la structure, qu'ils puissent exprimer leurs idées.

Changeant de lieu, nous avons fait un bilan pour tenter d'évaluer ce qui manque et nous avons réfléchi, avec les architectes, à la façon d'utiliser l'espace au mieux. Nous avons voulu que les lieux soient à la hauteur des besoins des personnes, d'où par exemple la création de ces espaces pour les femmes. Si l'on fait une douche, il faut qu'elle soit de qualité, que les personnes soient aussi à l'aise que si elles étaient chez elles.

La lettre : Dans ce que vous nous avez dit - sur les

gens cassés, sur la conscience de ne pas pouvoir faire beaucoup pour eux mais de les accueillir - je n'entends pas un idéal de changer le monde, pas d'idéal d'insertion, de transformation. Mais l'ambition que les gens aient, au moins un moment dans la journée, un lieu à leur disposition.

A.P. : Nous parlons des plus cassés, mais nous recevons un public très hétérogène. Certains arrivent ici parce qu'ils ont eu des soucis mais sont encore pleins de ressources, capables d'avancer, avec des parcours très étonnants, auxquels on a l'impression de pouvoir apporter des réponses. Cela, c'est très satisfaisant.

F.B. : Travailler dans une association n'est pas la même chose que travailler dans un Centre d'action sociale de la Ville de Paris (CASVP). Nous travaillons avec des bénévoles et s'il n'y a pas d'évaluation, il y a des enjeux financiers. Nous sommes aussi tributaires de nos administrateurs, des virages qu'ils peuvent souhaiter donner à l'association. Le Refuge est, à Paris, un véritable monument. Vouloir le changer n'est pas neutre. Même s'il y a des bousculades, même s'il y a de la violence, même si tous les jours nous ouvrons aux mêmes personnes, nous gardons un peu d'espoir ; certaines situations s'améliorent, certaines personnes sont très contentes de venir prendre un café et nous dire bonjour. Individuellement, chacun doit avoir une certaine stabilité. Ce sont des métiers difficiles, qui minent, qui usent. Il est très important d'avoir des espaces d'échange, d'invention, pour compenser cette dureté. Et j'insiste sur la nécessité de se projeter dans le futur. Dans dix ans, serai-je encore agent d'accueil à La Mie de Pain, ou ferai-je autre chose ? Peut-être n'est-ce pas non plus l'idéal que le ou la psychologue soit ici à temps plein.

La lettre : C'est désormais une question classique : faut-il ou pas avoir un psychologue dans les lieux d'accueil sociaux ? Ou est-il préférable d'adresser

les personnes vers des structures plus spécialisées ?
Ce n'est pas le cas ici, mais on peut supposer que le psychologue puisse subir certaines pressions, ou se sentir seul.

F.B. : Nous insistons ici pour que le psychologue soit bien reconnu par l'ensemble de ses collègues, pour que sa place soit clairement définie, que sa présence ne paraisse incongrue ou inadaptée à personne. C'est une réponse possible, un maillon de plus de l'équipe, plus ou moins bien accepté selon les approches de chacun.

A.P. : Des infirmières psychiatriques, des psychologues viennent ici une fois par semaine. La présence de psychologues fait partie du fonctionnement du lieu.

La lettre : Et ce qui ne peut pas se contrôler, ce qui ne peut pas se dire tout à fait, la répétition des problèmes et la répétition des échecs, l'impasse subjective, en un mot l'inconscient, quelle place cela tient-il ici ?

A.P. : Nous y avons affaire tout le temps.

La lettre : Il est dit dans notre champ que, pour les personnes psychotiques, l'inconscient est à ciel ouvert...

A.P. : Nous avons beaucoup affaire à des personnes pour lesquelles il n'y a pas de barrière, de contrôle des propos. Nos collègues se rendent compte par exemple que telle personne a très envie de participer à telle chose mais n'y arrive pas, qu'une dimension dépasse la personne et sa volonté.

La lettre : Ce n'est pas qu'une question de volonté, nous dit Amaya. Qu'en pensez-vous François Buchsbaum ? Par exemple, que pensez-vous d'un résident qui dit vouloir faire telle chose mais n'arrive jamais à la faire ? Ou, autre exemple, des gens qui voudraient avoir

un travail, et puis finalement n'en trouvent pas, sont toujours en échec dans les entretiens d'embauche ?

F.B. : Le nombre de personnes qui nous disent : « Si vous me donnez un logement, je trouve un travail tout de suite » ou « Si vous me donnez un travail, je trouve un logement tout de suite ». Et puis cela ne se fait pas bien sûr. Nous évitons de fermer la porte.

La lettre : Le travail social accepte-t-il l'échec ?

F.B. : Oui, bien sûr. Le droit au recommencement pour certains, même s'ils ont franchi la ligne jaune du règlement, même si cela s'est mal passé à un moment donné. Nous n'avons pas abordé la question des addictions, mais beaucoup de personnes peuvent venir un jour en s'excusant, en étant très agréables, puis le lendemain ne plus se souvenir, péter un câble. Ce sont des choses que nous savons et nous essayons de conserver la bonne distance.

La lettre : Intervalle n'est pas un centre social mais un centre d'accueil psychanalytique. L'une de nos orientations est que nous ne demandons rien aux patients qui viennent, nous ne leur demandons pas de revenir, nous ne leur demandons pas de se réinsérer parce que nous savons que nous ne pouvons pas vouloir à la place de la personne. Cela les repose finalement. Au fond nous tenons compte de leur « liberté ».

A.P. : Il est aussi important de se dire que l'on est ici dans un lieu en mouvement, ce qui peut porter les gens. C'est un lieu où l'on parle aussi d'avenir, d'espoir. Si quelqu'un n'est plus capable de se projeter, n'attend plus rien, peut-être est-on aussi là pour le porter un certain temps, afin que cela puisse émerger.

La lettre : Cela peut aussi ne jamais émerger...

A.P. : Cela peut aussi ne jamais émerger. Nous avons beaucoup pensé que quoiqu'il puisse arriver nous devons tenir, tout en étant capables de dire : « Moi, aujourd'hui, je ne peux plus ». C'est toute la question de nos limites, que nous commençons à pouvoir questionner.

La lettre : Alors, en conclusion, pas d'idéalisme ?

A.P. : Pas d'idéalisme, mais des idéaux.

La lettre : Des idéaux d'aide à la personne ?

F.B. : Je crois que nous avons ici un lieu intéressant, mais qu'il y a encore des lieux à inventer. On pense que tout existe, que si une personne est malade, elle peut aller dans tel lieu, si elle a besoin d'un hébergement dans tel autre, mais ce n'est pas si simple. Il faudrait faire des expériences : proposer des logements et des hébergements à certains, voir comment les accompagner, voir si cela tient. Combien de temps encore les grandes capitales vont-elles accepter de voir des gens en bas de leurs immeubles ? Va-t-on construire d'autres structures, plus petites, différentes ?

La lettre : Donc un idéal de solidarité citoyenne ?

F.B. : Ne pas baisser les bras, trouver encore quelques réponses. Nous sommes dans un domaine où il n'y a pas eu beaucoup d'expériences novatrices, un domaine oublié parce qu'il n'y a pas de sous. A nous tous d'inventer des lieux pour lutter contre la précarité.

*Propos recueillis par
Sarah Abitbol et Catherine Meut.*

backstage

Intervalle, le Nom

Ma première accroche à Intervalle fut son nom. Intervalle résonne en effet d'une très riche polysémie : on peut y entendre espace, lien, relais, continuité, maillon, chaîne, borne, refuge, autant de termes qui à la fois tissent un entre-deux problématique, une inscription vacillante, une vacance inquiétante, et affirment une permanence, une solidité, un abri. Là s'est ébauché pour moi, mais peut-être aussi pour les personnes accueillies et pour les personnes qui les accueillent, le premier élément de transfert à ce lieu et au travail qui s'y accomplit. Les dictionnaires font retentir toutes ces résonances.

D'après le Dictionnaire étymologique de la langue française de Bloch et Wartburg, un « intervalle », c'est d'abord un terme de « fortification », littéralement « ce qui est entre deux palissades ». L'espace sert à fortifier une place, à en renforcer la défense, à opposer un obstacle à d'éventuelles agressions extérieures. Cela évoque la fonction du pare-excitations, telle que Freud la décrit dans l'appareil psychique comme une « fonction [consistant] à protéger l'organisme contre les excitations en provenance du monde extérieur » (1), et aussi l'espace transitionnel que Winnicott élabore comme un espace qui va jouer un rôle essentiel dans les processus de représentation et de symbolisation (2). Selon le Robert, un intervalle, c'est « la distance d'un point à un autre, d'un objet à un autre ». La distance, l'écart est indispensable pour que s'établisse un lien. Ainsi, Intervalle offre un échange minimal avec l'autre et permet de traverser le « vide du week-end », parfois vécu comme un moment de vertige entre une semaine et la suivante. Intervalle marque la distance par rapport

1 - Laplanche J., Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, p. 302.

2 - Winnicott D.-W., « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels », *Jeu et Réalité, Folio Essais*, Gallimard, p. 27 & sq.

à la solitude qui envahit tout le vide, et y passer juste un petit moment peut défendre contre le sentiment d'un laisser-tomber.

Madame C. explique d'un souffle à peine audible, avec une voix de petite fille, combien l'espace provoque chez elle l'angoisse : « J'ai des vertiges d'angoisse sur les grands trottoirs, dans les grandes rues. N. m'a aidée à venir ». Elle dit avoir « rompu les ponts avec sa famille », après le décès de sa mère. À Intervalle, elle vient régulièrement au sortir d'une longue hospitalisation où l'a menée une tentative de suicide. « J'ai eu des idées que cela ne s'arrangerait pas. J'étais désespérée, je me sens très seule ». Puis : « Je ne sais pas quoi dire parce que je ne vous connais pas ».

Intervalle se distingue des lieux de soins en ce que les personnes ne vont pas y rencontrer tel ou tel thérapeute particulier, elles ne savent d'ailleurs jamais à l'avance qui elles vont rencontrer. Les accueillants alternent, les secrétaires se relaient un week-end sur deux, seuls les stagiaires sont là chaque week-end. Ce dispositif donne à Intervalle une ambiance presque légère face à la lourdeur des situations.

Toujours selon le Robert, un intervalle définit aussi un terme musical : c'est « l'écart de hauteur entre deux sons, mesuré par le rapport de leurs fréquences ». Il est dit harmonique s'ils sont simultanés, mélodique s'ils sont émis successivement. Aux différents intervalles sont associées les notions de consonance et dissonance. Le concept d'intervalle est la notion clé de toute l'intonation.

Or, quelque chose d'une musique peut s'entendre dans la rencontre entre deux personnes. Si le ton est donné par la personne qui vient adresser sa parole, l'accueillant tâche de tenir l'accord, de moduler, d'adoucir un rythme, de laisser résonner un silence. Différents d'un week-end à l'autre, du samedi au dimanche, les accueillants ont chacun leur style, leur voix, leur phrasé, leur timbre personnel.

Un intervalle, c'est encore « le temps qui sépare deux époques, deux dates, deux faits » et donne ainsi le sens d'un rythme : l'intermittence ou le battement. Temps et rythme : la série des intervenants n'est pas infinie. Nous sommes un peu plus d'une vingtaine. Lorsqu'un sujet rencontre un accueillant et lui parle, il peut le retrouver quelques semaines plus tard. Entre-temps, il aura rencontré et parlé à un autre accueillant. Ce rythme intermittent ouvre pour les patients un espace, un autre temps où s'inscrire, tandis que les accueillants en espèrent une écoute vivifiée.

Ainsi, Monsieur M. me salue dans la salle d'attente : « Je suis bien content de vous voir, cela faisait longtemps et j'en ressentais comme un manque. »

Ou encore, Monsieur F qui retrouve une accueillante avec plaisir. Il ne l'a pas vue depuis longtemps et il dit avoir pensé à elle hier. Il lui rappelle que c'est elle qui l'a accueilli la première fois. Monsieur F est un habitué. Intervalle est un peu « [sa] maison ».

Enfin, en mathématiques, un intervalle est « l'ensemble des nombres compris entre deux nombres donnés » et il est fermé ou ouvert selon qu'il inclut ou pas ces deux nombres. S'ajoute donc l'idée de la contenance que j'associe à la fonction phorique chère à Pierre Delion (3) et Jean Oury. Traduction du holding de Winnicott, qu'il définit comme la fonction de base de l'accueil : se mettre à la disposition de celui qui ne peut se porter tout seul et le « porter » psychiquement quelque temps. « J'ai besoin d'argent, j'ai un cancer du sein et je ne peux pas me soigner, l'assistante sociale ne veut pas me donner de l'argent, je me suis fâchée avec elle. Pourtant elle m'a donné 30 000 euros pour payer mon dentier. J'ai une fuite d'eau dans mon appartement, j'ai besoin d'un plombier ». Madame E. est venue à Intervalle en espérant recevoir une aide financière. Il lui est expliqué qu'ici elle peut être entendue mais qu'Intervalle n'est pas un service social comme elle semble le croire. Elle exprime alors sa détresse et pleure. « J'ai perdu

3 - Delion P.,
« Au commencement...
Donald Winnicott,
Michel Tournier et la fonction
phorique », *Le Carnet PSY*,
n° 150, 2011/1, p. 20-26.

ma grand-mère depuis deux ans. Elle m'appelait de son pays toutes les semaines et elle me disait "Prends soin de toi" ». Je souligne qu'elle continue de suivre le conseil de sa grand-mère en prenant soin d'elle-même, ce qui l'apaise.

Pendant une année, stagiaire, j'ai passé tous mes dimanches à Intervalle. J'y ai rencontré des personnes que la solitude, l'errance, l'urgence d'une angoisse mettent sur le chemin d'Intervalle. Chaque dimanche, j'ai participé aux entretiens conduits par des accueillants chaque fois différents.

Au début, je suis un peu comme une spectatrice. Il est en effet assez exceptionnel d'avoir l'occasion d'observer une pratique. La situation m'évoque une scène au théâtre. Je suis le public mais je me crois backstage, en coulisses. Un peu comme dans une présentation de malade. Progressivement, je vais réaliser que je suis un élément non négligeable du dispositif. Par exemple, je prends des notes et, loin de gêner la plupart des patients, au contraire, ces notes matérialisent l'entretien, l'inscrivent. « Quand vous écrivez, ce que je dis ne part pas en l'air » me lance un jour un patient.

Je tiens une place de tiers et de témoin à double titre. Et pour le patient et pour le praticien. Je suis là toutes les semaines. Les stagiaires assurent une continuité discrète. Ainsi, avant l'entretien, il arrive qu'un accueillant m'interroge sur le patient qu'il va recevoir et que j'ai entendu la semaine précédente. Pendant les entretiens, j'attends des accueillants qu'ils m'enseignent leur savoir-faire. Mon intérêt est aussi vif pour les accueillants que pour les patients. Façon de me protéger de l'inquiétude de tenir leur place et de recevoir une parole délirante ? Pendant les premières semaines du stage, à l'affût de ce que l'accueillant peut me transmettre, je crois me « reposer » sur lui. Je m'identifie au « héros » en tant que « c'est un autre qui agit sur la scène » (4).

Puis, au fil des semaines, je suis « précipitée » (5)

4 - Freud S., « Personnages psychopathiques à la scène », *Résultats, idées, problèmes*, tome I, Paris, PUF, p. 124.

5 - J'utilise à dessein ce terme à double sens : j'ai été jetée ou je me suis jetée dans cette rencontre, et il y a eu chez moi comme un phénomène chimique de précipitation.

dans cette rencontre singulière à trois. Silencieuse, ma présence n'est pas sans effets. Il y a du transfert « comme on respire » dit Jean Oury...

C'est mon premier jour de stage. C'est le premier entretien auquel j'assiste. Avec un large sourire, Monsieur F me lance un « Bienvenue ! » chaleureux. Pendant l'entretien, il se tourne plusieurs fois vers moi en souriant, comme pour me soutenir. C'est lui qui m'accueille.

Chaque dimanche, je mesure dans cette clinique combien la psychanalyse tient d'une « expérience intégrale » (6).

Expérience intégrale en effet que de saisir qu'« il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur » (7).

Aujourd'hui accueillante à Intervalle, c'est la figure du *Nebenmensch* (8) qui m'accompagne, figure du premier grand Autre, celui ou celle qui est à côté, qui exécute « [...] pour l'être impuissant l'action spécifique nécessaire, celui-ci se trouve alors en mesure, grâce à ses possibilités réflexes, de réaliser immédiatement, à l'intérieur de son corps, ce qu'exige la suppression de stimulus endogène » (9).

« L'ensemble de ce processus, écrit Freud, constitue un *“fait de satisfaction”* » (10), aux conséquences majeures pour l'individu. Il s'agit de trouver une qualité de présence qui rende possible la rencontre et l'« action spécifique », et qui réside ici dans le fait de border l'angoisse, de contenir l'excitation, d'entamer une certitude, d'assouplir un raisonnement, d'ouvrir un espace dans l'échange, d'y introduire du jeu, de décompléter, afin de permettre qu'un « fait de satisfaction » puisse advenir. Quand un entretien se déroule de telle façon que la personne en sort un tant soit peu apaisée, il y a là quelque chose de l'ordre du musical. Ensemble, nous avons pu dérouler une phrase, dessiner une ligne mélodique. Un accord a été esquissé, c'est très modeste évidemment, mais, même fugitif, un tel moment permet qu'il se renouvelle avec d'autres. Parfois, cela n'advient

6 - Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits I*, coll. Points, Seuil, 1966, p.115.

7 - *Ibid.*, p.133.

8 - *Neben* : à côté de, mais aussi en plus ; *Mensch* : être humain. *Nebenmensch* : prochain, littéralement humain proche, parfois traduit par « personne secourable ».

9- Freud S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p.337.

10 - *Ibid.*

pas.

Madame O. vient souvent, exclusivement le dimanche. Elle raconte sa semaine, parle des amis qu'elle rencontre au café à côté de chez elle. « J'ai fait mon trou à S., ça fait vingt-cinq ans que j'y suis. » Elle s'anime en parlant de son enfance, des souvenirs de voyages avec son père, de son intérêt pour la culture. « Quand je viens, cela me fait un dimanche ».

Pour de nombreuses personnes, Intervalle est le seul lieu d'adresse : dans une grande précarité psychique, pleines d'une crainte majeure de l'Autre, celles-ci apprécient qu'à Intervalle rien ne leur soit demandé. Il semble que c'est précisément à cette condition qu'émerge parfois la possibilité d'un espace intérieur partageable avec un autre. Alors le monde commence à exister.

C'est sa patronne qui a conseillé à Madame E. de venir à Intervalle. Elle est venue de loin, a pris le RER. Pour parler, sortir de la solitude dans laquelle l'a plongée la mort de son mari. La vie n'était pas très facile avec son mari, il buvait et en était tombé malade. « Je l'ai soigné, il m'a supportée et on est restés tous les deux pendant plusieurs années ». Le deuil s'est prolongé. « Cela ne va jamais finir, je suis seule, tout le temps. Et s'il m'arrive quelque chose... »

Madame E. a commencé à participer à l'atelier d'écriture que propose Intervalle, où elle a partagé sa tristesse, le sentiment d'abandon qui l'habitait. Puis, au dernier atelier, elle a annoncé son déménagement pour un appartement plus grand, plus clair, plus lumineux. Puis, elle a parlé avec une voisine pour la première fois. Elle n'est plus seule.

A priori, urgence et psychanalyse sont deux termes opposés. D'une part, le psychanalyste travaille loin de l'urgence, dans la continuité et l'après-coup, le cadre analytique exigeant régularité et permanence. L'accueil à Intervalle, c'est pourtant faire l'expérience de

la discontinuité, avec la nécessité de maintenir intérieurement un cadre souple et animé. Et c'est aussi, parfois, répondre à l'urgence subjective.

D'autre part, la clinique analytique est une clinique sous transfert. Le sujet psychotique a souvent recours à plusieurs personnes pour pouvoir instaurer une relation transférentielle au monde. Venir à Intervalle, le samedi ou le dimanche, parfois les deux jours, c'est tenter de s'adresser à un autre. Et les autres, à Intervalle, se relaient afin de parier à plusieurs sur la responsabilité et le désir du sujet. Stagiaire ou pas, chacun d'entre nous fait partie du dispositif. L'écoute est plurielle, multifocale et par là-même défaillante, entamée, barrée, trouée. Là, le sujet peut trouver abri.

Monsieur P. fréquente Intervalle quasiment depuis son ouverture. Après plusieurs années d'errance, il vit dans un appartement.

« C'est à cause des foyers que je buvais, pour supporter » dit-il. Et d'ajouter : « J'ai arrêté mais quand vous allez bien, c'est là que c'est dangereux [...] C'est moi qui ai demandé la curatelle, à cause de l'alcoolisme. Vous vous rendez compte, si tout part dans l'alcool, je vais me retrouver dans la rue au printemps, et si je me retrouve dans la rue, je me tire une balle dans la peau ».

Depuis qu'il a arrêté de boire, il est très actif : « Je ne connais pas l'inactivité, je n'aime pas les vacances, ni les jours fériés, il faut que je bouge, même une heure [...] Depuis la mort de mes parents, Noël, je ne veux plus en entendre parler chez moi. On le fera pour le petit mais chez les parents de mon amie, pas chez moi » déclare-t-il, annonçant en passant que sa compagne est enceinte de lui.

« Dans l'enfer, on dit tout » (11), témoigne Robert Antelme à son retour des camps. Pas d'intervalle dans l'expérience de fin du monde où plonge la psychose. Pas de métaphore. Le mot équivaut la chose, sans équivoque. Pas de jeu. Une quête interminable de sens. Fuite de vide, dit Jean Oury. Comme un trou noir, le réel

11 - Antelme R.,
« Lettre à Dionys Mascolo »,
21 juin 1945, in Nadeau M.,
Dionys Mascolo, *Autour d'un
effort de mémoire*, Paris,
1987, p. 92.

absorbe le psychotique. Travailler à plusieurs permet d'opposer la métaphore, le vide, la respiration à l'envahissement et à l'enfermement dans lequel plonge la psychose. Ce travail en lien, en réseau, c'est pour moi l'expérience majeure de mon engagement à Intervalle. Nous formons une sorte de chœur qui tente de faire résonner ce qui est déposé auprès de chacun d'entre nous. Il y a des ratés, des incompréhensions, des désaccords, mais du vif circule qui permet de construire une sorte de bâti psychique, un maillage qui tient le vide, un pont qui, comme dans la nouvelle de Kafka (12), « une fois lancé, ne saurait cesser d'être un pont » (13). La présence fait cadre, l'écoute analytique fait lien, la ponctuation tisse le discours, la scansion soutient la construction, l'étonnement décomplète la figure menaçante de l'Autre, décale l'insupportable du désir de l'Autre. Mieux vaut, dit Lacan, ne pas chercher à comprendre. Cela tombe bien : je n'y comprends rien mais je suis là. C'est un mystère, et je suis là, devant l'opacité du sujet, « sa maison » selon Henri Maldiney (14).

12 - Kafka F., « Le Pont », *Œuvres complètes II*, Paris, La Pléiade, Gallimard, 1997.

13 - *Ibid.*, p. 451.

14 - Cité par Jean Oury au cours de son séminaire à Sainte-Anne.

Françoise Mona Besson

épistémologie & clinique

L'institution, le lien social et le temps

« Accueillir les plus démunis, un challenge délicat », tel était le titre du Colloque de l'association de la Mie de pain en mai 2011 - auquel avait été conviée à participer Intervalle-CAP - qui traitait du premier accueil en CHRS (1).

1 - Centre d'hébergement et de réinsertion sociale.

C'est à partir de l'expérience de supervision auprès d'équipes de travailleurs sociaux que je développerai certains points qui me semblent essentiels au sujet de ce premier accueil en centre d'hébergement.

L'institution

Elle est le lieu d'adresse de la personne accueillie, orientée la plupart du temps par un tiers, mais pas toujours. Cette adresse, première, est essentielle dans l'approche de l'accueilli. Si un lien existe entre les professionnels de structures différentes, cette orientation est plus certaine. Ce lieu de l'adresse est un établissement qui répond à des commandes institutionnelles internes et externes qui échappent la plupart du temps aux personnes qui s'y présentent. Cet ensemble de contraintes forme et structure le cadre d'accueil pour les personnes et celui d'exercice pour les professionnels. Le cadre est déterminé par un règlement, un ensemble de règles plus ou moins formelles qui sont le fruit d'une histoire et d'usages en termes de pratique. Il représente une structure symbolique qui régule et

fixe places et comportements de chacun. Or, c'est bien l'enjeu lors de la première rencontre avec un accueilli que de présenter ce cadre pour lui permettre de se situer, tant sur le plan de sa demande éventuelle que sur celui de sa relation à venir avec l'institution et ses professionnels.

Le cadre est donc une structure dans laquelle l'inscription du sujet est en tension constante, se signalant d'écarts ou de transgressions, voire même de violences mais aussi et on l'oublie souvent, de retrait.

Certains lieux sont déjà connus alors même que l'accueilli n'y a jamais résidé, les personnes précaires « se passent le mot » si l'on peut dire. Ainsi, tel foyer, telle résidence ou tel centre d'hébergement ne vont pas jouir pas de la même renommée. Ceci fait aussi partie de ce que le premier entretien peut révéler.

L'institution bénéficie donc d'une image, fidèle ou non. Elle dispose également de locaux, qui constituent un lieu de vie pour les uns et d'exercice professionnel pour les autres. Cet ensemble est donc déterminé par des règles écrites et d'usage qu'il est convenu de respecter dans l'accompagnement social pour l'équilibre d'un fonctionnement général commun. C'est ce qu'appréhende de façon plus ou moins précise l'accueilli qui se présente pour la première fois dans une institution. Cette première rencontre avec l'institution est l'occasion pour le professionnel d'effectuer à la fois un effort de présentation du cadre et en même temps de laisser la porte ouverte à une relation personnalisée, de confiance possible entre lui et l'accueilli.

Ce qui nous amène à dire également que pour bien recevoir un accueilli, il faut aussi que le professionnel soit dans un confort de travail suffisant, en quelque sorte qu'il ait été lui aussi bien accueilli.

Il y a parfois des premiers entretiens d'accueil qui n'ont pas lieu : l'accueilli s'y soustrait. Il y a aussi des premiers entretiens où l'accueilli se présente un peu alcoolisé comme pour surmonter l'enjeu d'avoir à soutenir une demande, source d'angoisse car elle pourrait être syno-

nyme de refus. Ce refus rappelle à certains la question du rejet, du laisser tomber, d'un lien social soumis aux aléas de l'Autre.

Lien social

L'institution est un creuset possible du lien social, comme toute organisation collective humaine. Les professionnels et les accueillis y déploient une activité qui la traverse, l'occupe et l'anime. Le « lien social », expression très courante de nos jours, rappelle ce qui ne se décline qu'en défaut, voire en vide, pour la plupart des personnes en situation de précarité. C'est d'ailleurs l'un des objectifs principaux des politiques sociales : soutenir ou restaurer le lien social.

Or, par lien social, nous entendons ce qui peut se nouer entre les individus par le truchement du langage. Car ce qui se présente comme le vecteur par excellence de ce qui se joue dans l'accueil, relève du langage. C'est le moyen de soutenir une demande, de faire émerger dans le discours la question du sujet, du « je ».

Demande, non-demande, demande délirante ou inappropriée, les qualificatifs qui s'y trouvent attachés sont multiples dans le discours des travailleurs sociaux. Néanmoins, la demande n'est généralement pas ce qui est avancé de prime abord par l'accueilli, au mieux exprimera-t-il un besoin qui appelle satisfaction.

Cette notion de demande est un concept de prédilection en psychanalyse. En l'occurrence, il s'agit pour le psychanalyste de mettre au travail son contenu. La visée de toute demande, c'est la question de l'amour, que nous abordons par le terme de lien social, plus opérant pour notre propos.

Le lien social est ce qui relie les personnes entre elles selon des modalités toutes plus singulières les unes que les autres. Ces modalités témoignent de la place que le sujet peut occuper en lien avec l'autre. Prendre la mesure de ce lien pour un accueilli, c'est faire le pari pour lui d'une place particulière et nécessaire dans le

traitement institutionnel.

Or, pour bon nombre d'accueillis, c'est comme si ce lien social ne s'inscrivait pas ou restait très précaire, ayant comme incidence dans leur existence une réelle difficulté à se soutenir d'un projet, d'un désir.

Lors d'un premier entretien, il est question de la nature et de la portée de ce lien social. Quels sont les enjeux et les intentions de celui qui se présente ?

Rien ne peut mieux en dessiner les contours que l'exercice de la parole : outil majeur du professionnel. Pour l'accueilli, cet entretien est la promesse d'un hébergement, l'enjeu pour lui est alors souvent de faire la meilleure impression possible. Etre accueilli signifie qu'une place vous est faite dans l'institution. C'est une manière de se « loger », de se proposer à une place possible si la candidature est retenue. Un premier entretien est aussi l'occasion pour l'accueilli de se représenter, au sens théâtral de l'expression, pour que sa demande soit acceptée. Pour que l'on fasse accueil d'une demande d'amour.

La parole qui permet l'échange entre le professionnel et l'accueilli est le représentant du lien social qui s'actualise à chaque rencontre. Ainsi, tel hébergé qui demandait sans cesse à être relogé, ne supportant plus sa condition sociale précaire, et qui, quand l'opportunité d'obtenir un logement se présenta, fit machine arrière, tant la perspective de la solitude et de l'isolement se rapprochait. La demande semblait porter sur le logement, mais son objet concernait davantage les liens humains, sociaux, qu'il risquait de perdre. Il y a ainsi les anciens hébergés qui reviennent sur les lieux d'accueil pour renouer un lien avec les équipes et les autres résidents ; la demande ne dit pas tout ce qu'elle recèle. Et le temps amène toujours une certaine révélation de son contenu.

La relation

C'est une expérience qui se déploie sur une tempora-

lité. Il y a d'abord un premier entretien, inaugural, puis une succession d'autres rencontres ratées, réussies ou décalées qui sont autant de témoignages de l'inscription de la personne dans son parcours avec le ou les professionnels. Envisager cette temporalité - qu'il s'agisse d'un temps morcelé, émietté qui doit bien souvent s'appuyer sur le désir du professionnel - c'est aussi concevoir un avenir, au mieux une progression, mais parfois également une remise à zéro de l'accompagnement. En supervision, nous commençons souvent par situer depuis combien de temps une personne réside dans la structure. Bien souvent, la temporalité est appréciée à l'aune des exigences institutionnelles et plus celle-ci s'étire, plus les questions du côté du professionnel s'imposent. Cette temporalité bien souvent gelée, suspendue rappelle - ô combien ! - que la dimension subjective des personnes hébergées se trouve elle-même d'une certaine manière fixée et suspendue. Apprécier les changements, même infimes, pour ces personnes, est important : elles témoignent des difficultés qui sont les leurs pour franchir des étapes dans leurs projets.

Le mot projet est d'ailleurs un terme de référence dans le social. Il contient déjà les questions de temporalité et de désir qui doivent nécessairement s'y trouver : autant de difficultés pour le sujet en panne et en souffrance.

Ainsi, par rapport aux supervisions d'équipes médicales ou « psy », les professionnels du social sont mus par un désir de savoir différent. Leurs attentes se présentent d'abord comme un besoin d'éléments tangibles, de « billes », « d'outils », comme s'ils ne pouvaient acquérir que du concret pour traiter la misère : « Parler c'est bien et puis après... » me dit un jour un participant. C'est que la difficulté est grande à penser son travail, tant la question du faire, dans le secours à l'autre, est impérieuse.

L'apport de ces réunions de supervision se situe bien là, dans l'ouverture d'une brèche pour penser et être dans l'action différemment. Pour avancer sur un traitement

au cas par cas dans une dynamique collective. Pour prendre la mesure d'une clinique du singulier dans un champ où l'anonymat et l'automatisme peuvent résonner comme un leitmotiv. L'institution, le lien social et le temps se présentent comme des outils de choix permettant aux professionnels de s'orienter dans l'engagement que requiert l'accompagnement ou l'accueil dans le social.

Fabrice Pinon

voix et regard

Du dessin au lieu, via l'Histoire

1 - <http://www.pignon-ernest.com/>

2 - *Parcours, Ernest Pignon-Ernest, un film de Laurence Drummond et Patrick Chapuis, Plaisir d'image, 2009. Contact : contact@plaisirdimages.fr*

Ernest Pignon-Ernest (1) a renoncé à peindre. « J'ai le sentiment qu'après Picasso on ne pouvait plus peindre » dit-il dans *Parcours*, un film sorti en DVD (2) qui lui est consacré. Ce sera son point de départ, après une formation classique aux Beaux-Arts. Papier « pourri » dit-il lui-même, fusain, haute qualité plastique de ses représentations, c'est son dispositif pour interpréter le lieu par un moment de son histoire. Ici, coller le portrait de Gérard de Nerval sur le lieu de son suicide, à Paris ; là, des corps nus grimant aux murs de la ville de Certaldo en Toscane, où Boccace écrit le *Décameron*. La technique de la sérigraphie lui permet de dupliquer ses dessins, et c'est la ville dans son ensemble qu'il choisit pour ses interventions. Tels ces personnages sur les vitres des cabines téléphoniques, découpés, capturés, saisis par la lumière zénithale du lieu, la crudité de l'éclairage, le reflet d'un magasin, la lueur d'un feu rouge, jaillissant alors comme à l'improviste.

Dans la ville, le lieu devient pour ainsi dire un Ready Made, lorsque le dessin collé à même le matériau brut - pierre, béton, brique - le fige dans un moment de son histoire, le provoque au cœur du drame du passé. L'ensemble devient atemporel, revêt un aspect muséal éphémère, qui se dégrade au fur et à mesure de la décomposition du papier. Le lieu et avec lui la construction et son matériau, sont comme détachés du temps présent pour se replacer dans le moment de l'histoire

évoqué par le dessin.

Il ne s'agit pas à proprement parler d'interprétation du lieu. Ce serait plutôt « une façon d'inscrire le réel comme un matériau poétique », préfère avancer Ernest Pignon-Ernest. Par le fait d'une intervention à partir du regard, dessin au fusain noir dans un environnement urbain, l'effet est aussi bien de trouver le lieu et le temps présents. Telles ces créatures qui semblent déborder des soupiraux de la ville de Naples. Le dessin regarde le passant : portraits du poète Mahmoud Darwich dans la ville palestinienne de Ramallah.

Ernest Pignon-Ernest veut inscrire l'art dans la vie des gens.

Fragilité de l'image collée, certes, alors que les dessins eux-mêmes, chargés et très élaborés, semblent plus réels que la matière alentour, plus solides. La fiction du dessin révèle quelque chose du lieu demeuré enfoui dans la mémoire collective, paraît déjouer un court moment les semblants construits avec le temps, côtoyant le réel inscrit dans l'Histoire. Le dessin est un excès de regard sur la matière, excès de regard dans le présent du passant qu'il arrête. Excès que l'on a retrouvé dans l'exposition de l'artiste au Musée d'art et d'histoire de Saint-Denis ; ses dessins de mystiques chrétiennes scénarisaient leurs corps immenses, beaux et nus, gondolés de volupté sur de hauts panneaux, érigés sur un plan d'eau qui renvoyait une seconde fois au spectateur leurs torsions, sous les faisceaux lumineux découpant la profonde obscurité de la salle.

René Fiori

Note aux auteurs

Les textes sont à adresser à Stéphanie Navas :

s.navas@free.fr

Ils ne doivent pas dépasser 5 000 signes.

Directrice de publication

Catherine Meut

Rédactrice en chef

Stéphanie Navas

Comité éditorial et de rédaction

Juliette Blamont, Annabelle Delestre,
Sarah Dibon, René Fiori, Marie-Thérèse Frade,
Caroline Manet, Catherine Meut,
Françoise Mona Besson, Stéphanie Navas,
Sabine Saint-Georges, Gudrun Scherer.

Conception graphique

Hélène Skawinski

Photo originale couverture

Annabelle Delestre ©

L'association Intervalle-CAP (Consultations et Accueils Psychanalytiques) a ouvert en 2004 dans le 13^{ème} arrondissement de Paris, un Centre d'Accueil Psychanalytique du week-end pour les adultes en souffrance psychique et en situation de vulnérabilité sociale.

Le centre Nationale est ouvert tous les samedis et dimanches de 10 à 19 heures sans interruption. Les accueils et les consultations spécialisés sont gratuits et assurés par une équipe de psychologues cliniciens et psychiatres orientés dans leur pratique par la psychanalyse.

Les personnes peuvent y venir sans rendez-vous préalable, ou sur l'indication et en relais des praticiens référents (médecins, psychiatres, psychologues), des intervenants sociaux et associatifs. C'est un lieu de proximité, non stigmatisé car non psychiatrique, qui traite l'urgence subjective, qui n'appelle pas obligatoirement une réponse pharmacologique. On y fait pause, scansion durant le temps nécessaire. Ainsi conçu, ce dispositif produit des effets de re-nouage du lien social : l'accueil psychanalytique fait relais et présence pour prévenir les situations de rupture.

La spécificité d'Intervalle-CAP est d'être présent sur le terrain du soutien psychique durant le week-end, moment particulier où le rythme des activités, les obligations sociales, les repères habituels de la semaine sont le plus souvent en suspens. Pour des personnes isolées ou vulnérables, dans les moments de fragilité de vie, le week-end - classiquement consacré aux loisirs, à la famille, aux amis - est un temps où l'impression d'être banni du monde ordinaire est majorée. Le vide du week-end peut devenir insupportable.

Pour prendre contact en semaine et le week-end : 06 68 21 55 20

Mail : capintervalle@free.fr

Centre Nationale : 169 bis, Boulevard Vincent Auriol 75013 Paris

Métro : Place d'Italie.

Intervalle-CAP est une association Loi 1901 à but non lucratif fondée à Paris en 2003. En complément de son activité d'accueil et de consultations, elle se consacre à la recherche psychanalytique à partir de l'enseignement des docteurs S. Freud et J.Lacan et délivre des formations auprès d'intervenants du champ social.

Plus d'information sur www.cap-intervalle.com



INTERVALLE - CAP

Consultations et Accueils Psychanalytiques

Siège social 33 rue Rousselet 75007 Paris - Association Loi 1901 - Siret 451 989 636 - APE 8899B